

N°2 / Le spectacle d'une collection

Conversation entre Frank Lamy et Xavier Franceschi

Propos recueillis par Jean-Max Colard

Jean-Max Colard : Après-coup donc, quelles impressions et idées retenez-vous de cette exposition ?

Xavier Franceschi : « Impressions », ce n'est pas vraiment le terme qui s'impose à la suite de ce projet. Cette exposition, pour moi, fut une vraie confrontation avec le réel, avec une série de contraintes qu'il a fallu gérer, organiser. La réalité d'un déménagement total de la collection, la réalité de réserves à installer dans l'espace d'exposition, la réalité d'œuvres à sortir puis à rentrer de façon régulière, etc. Nous avons été sans arrêt dans ce type de rapport avec les choses pour une expérience d'une rare intensité, d'une intensité physique, voire quasiment athlétique. Une exposition avant tout à vivre, en somme.

Frank Lamy : Après coup, j'ai le sentiment que toute cette « dépense d'énergie » qu'évoque Xavier et qui est inhérente à la préparation de toute exposition était, dans ce cas précis, vraiment amplifiée jusqu'à constituer le socle de ce projet. Avec une dimension de « spectacle », de performance peut-être. Et ce mouvement quasi permanent convenait assez bien, me semble-t-il, à la réalité même d'une collection comme celle d'un Frac. C'était également une expérience passionnante d'accueillir au mac/val, une collection qui a une histoire parallèle à celle du musée.

JMC : Entre le projet de montrer toute la collection et son exposition effective, quel écart ? Quelles confirmations aussi ?

XF : D'abord, je te le rappelle, il s'est agi de rendre la collection présente et pas nécessairement entièrement visible. Je dois dire que l'une des satisfactions aura été de voir que tout ça a fonctionné comme on l'espérait. A cette échelle, il valait mieux... Ce qui je pense était assez réussi, était la présence de ces racks rassemblés de façon linéaire sur le gigantesque mur du fond. Loin de l'idée de départ, qui consistait à reprendre la configuration exacte des réserves telles qu'elles existent dans nos espaces effectifs de conservation, en l'occurrence avec deux linéaires en parallèle et une sorte de rue intérieure. Il est apparu que dans l'espace du mac/val, cela aurait laissé une place par trop restreinte, quasiment accessoire à l'espace d'exposition en tant que tel. Cette solution du mur du fond apparut assez idéale – sa longueur équivalait exactement à l'addition des deux linéaires existants – et c'est sûr que cette unité qui se dégageait d'emblée quand on pénétrait dans la salle donnait, tout de suite, une perception assez juste du projet : une base à partir de laquelle était effectuée une série de prélèvements, qui étaient disposés devant les racks dans l'espace. On m'a dit que cet ensemble de racks remplis de caisses et d'œuvres emballées apparaissait comme une pièce à part entière. Une sorte de gigantesque sculpture polychrome. Je trouve ça assez juste.

JMC : Finalement, comment se sont jouées entre vous les partitions successives de cette exposition ? Quelles rencontres d'œuvres cela a-t-il suscité ?

XF : Toutes les partitions, comme tu les nommes, nous les avons jouées ensemble. Et très facilement. Je crois que le principe de l'exposition sans aucun parti pris autre que celui de réserves d'où l'on tire et extrait régulièrement des œuvres pour une série de déploiements – plus qu'une exposition, je trouve d'ailleurs qu'il faut parler d'un déploiement - encourageait cette forme d'échange et de collaboration. De ce fait, il est vrai que nous avons pu proposer

des juxtapositions d'œuvres inédites, inattendues. Entre le Monory, le Lavier et le Morellet, par exemple. Ou entre le Rehberger, le Mayaux et le Ghelloussi. Sans parler du Trénet qui, en lui-même, est fondé sur cette possibilité de jouer d'accrochages successifs pour des confrontations d'œuvres très distinctes. Mais en réalité, on était très loin de certaines formes de *display* qui ont pu se pratiquer depuis un certain temps. Je crois qu'on a dépassé ça, en fait. Parce que dans ce contexte, même si ça peut sembler paradoxal, il s'agissait avant tout de faire paraître chacune des œuvres de façon indépendante et autonome.

FL : Si nous avons « écrit » au préalable quatre partitions, il nous a fallu les remettre en cause et improviser lors des quatre déploiements. Pour des raisons diverses : tant techniques, qu'esthétiques, mais aussi pour répondre à des envies ou bien rebondir sur la sélection précédente. Nous avons bâti une sorte de canevas assez strict que nous n'avons, bien entendu, que partiellement suivi. La même œuvre pouvait également se déplacer au cours des différents accrochages comme celle de Delphine Coindet. Les rencontres avaient lieu aussi dans la succession, dans la mémoire. Chaque présentation contenait en quelque sorte la mémoire de ses précédentes. Chacune était à envisager dans une économie générale d'accrochage mais racontait également des histoires diverses parfois « idiotes » sur le mode d'un avant/après, comme la séquence Didier Marcel/Pascal Convert, ou bien évoquant la question de l'abstraction picturale : Sylvie Fanchon, Philippe Decrauzat, Jean-Michel Sannejouand, Jérôme Bouterin.

JMC : *En visitant l'exposition, outre le côté « spectacle » de la collection qui m'a évidemment marqué, j'ai été notamment frappé du caractère laborieux, lent, mais je dis cela sans intention négative, avec plutôt la conscience du travail effectif que constitue le montage de l'exposition, qui m'est apparu comme un chantier permanent. Non ?*

XF : Absolument. Mais il ne faut surtout pas, effectivement, prendre la chose de façon péjorative, bien au contraire. Encore une fois, la beauté du projet, son intérêt en un sens, aura été ce rapport intense au réel, à tout point de vue. Et c'est vrai que ça donnait l'impression d'être en permanence au cœur du projet, en contact avec les œuvres, le public... Des rotations organisées tous les quinze jours – entre temps, une préparation dans des délais pour le moins resserrés - un rapport direct, renouvelé, aux œuvres, un travail en présence du public... Oui, il y avait comme une expérience constante, sur les deux mois de l'exposition.

FL : C'était effectivement un des enjeux du projet que de donner à voir, bien que de manière scénarisée et partielle, l'activité qui est respectivement la nôtre. Que se passe-t-il avant que l'exposition ouvre au public ? Comment les œuvres se déplacent-elles ? S'accrochent-elles ? Comment certaines décisions se prennent-elles ? Bref, une partie de ce que nous faisons habituellement en amont, derrière des portes fermées.

JMC : *Revenant aussi du Printemps de septembre à Toulouse où j'avais fait les accrochages avec Christian Bernard, dont je me souviens comme d'une immense partie de plaisir : le plaisir de jouer avec les œuvres tout en les respectant. Et il y a de cela aussi dans votre exposition commune au mac/val, l'impression d'un jeu de Lego géant, d'une partie qui se joue en direct, sous nos yeux.*

XF : Oui, c'est exactement cela. Et d'autant plus que, cette expérience, ce jeu, se reproduisait à intervalles réguliers. Et je dois dire que, personnellement, faire ces accrochages en public, aura été une expérience particulièrement forte et excitante, voire émouvante. Le fait de donner à voir ce que généralement on ne rend pas visible, à savoir ce travail de montage, avec tout ce

que cela suppose d'interrogations, d'hésitations, d'essais puis de décisions prises, aura été vraiment une expérience formidable. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi, alors que l'on parle d'une médiation toujours plus accrue, on ne propose pas ce type de relation au public plus souvent. Parce que ce qui est très positif, c'est de s'apercevoir qu'en donnant à voir cet aspect des choses, le public est, lui aussi « dedans ». Il comprend ce qui est en jeu et du coup, respecte ce qui se passe, ce qui est proposé. Le public était partie intégrante de la proposition et lui-même intégrait parfaitement ce qui était proposé...

FL : « Accrocher » une exposition où les œuvres préexistent est toujours un moment de plaisir et de jeu, c'est vrai. Un jeu dont on connaît certaines règles bien sûr, mais qui se réinvente sans cesse et à chaque fois. Cela ne cesse de me surprendre et de m'enchanter.

JMC : *Il est toujours difficile ou alors publicitaire, de caractériser l'expérience générale du "public" d'une exposition, ou d'un film. Malgré cela, quelques remarques saillantes sur les réactions du public, ou de quelques spectateurs en particulier ?*

XF : Pour ma part, il n'y a pas eu spécialement de « faits saillants ». Il y a eu bien sûr des anecdotes, des moments particuliers, mais ce qui s'est imposé avant tout c'est une forme de globalité, quelque chose de continu. Ce qu'il y a eu de particulièrement étonnant, d'impressionnant, c'est le silence observé par le public dans ces moments de travail, de déploiement des œuvres. Un silence éloquent, qui signifiait bien ce profond respect à notre égard, à l'égard de personnes qui accomplissent un travail dont on est invité à prendre conscience. Et qui, pour une fois, donc, était rendu lisible et accessible.